

peut être appliquée aux sciences plus ou moins étendues, aux sciences plus ou moins élevées.

PHILOSOPHIE

POPULAIRE.



Oui, on peut, on doit même enseigner au peuple la philosophie, si la philosophie n'est point une chimère, si elle est, comme elle le prétend, la science des grandes vérités intellectuelles et morales.

Mais entendons-nous bien.

Il y a deux sortes de philosophie : l'une artificielle et savante, réservée à quelques-uns ; l'autre naturelle et humaine, et qui est à l'usage de tous.

L'homme qui jouit d'un assez grand loisir, au lieu de s'en tenir aux naïves et solides croyances que lui fournit la nature, et qu'il retrouve partout confirmées dans la langue dont il se sert et dans les discours de ses semblables,

peut leur appliquer une réflexion plus ou moins exercée, une critique plus ou moins sévère, au risque de les mettre en péril en les examinant de trop près : car la libre réflexion amène souvent le doute, et le doute est une épreuve où la foi naturelle peut succomber, comme aussi, grâce à Dieu, elle en peut sortir triomphante et plus sûre d'elle-même. De là les systèmes philosophiques, tantôt faux, tantôt vrais, la plupart du temps mêlés de faux et de vrai, et qui attestent la liberté, la puissance et les bornes du génie de l'homme. Nés dans le berceau de l'humanité, ils se développent avec elle, la suivent dans tous ses progrès. Ils ont leur langue, leur histoire, et ils composent une science particulière qui a ses périls, comme tout ce qui est libre et grand, mais qui sera toujours le besoin impérieux et l'invincible attrait des esprits assez fiers, assez intrépides pour abandonner les paisibles rivages de l'opinion commune, et chercher, à travers les orages et les abîmes de la réflexion, le rameau d'or de la philosophie. Mais ces hardis navigateurs ont été et seront toujours peu nombreux : évidemment, la philosophie spéculative, comme

les hautes mathématiques, n'est pas faite pour le peuple.

Mais le peuple a sa philosophie, et pour ainsi dire une métaphysique naturelle qui sort des suggestions spontanées de la conscience. Cette métaphysique-là est tout à la fois le point de départ, la règle et le juge de l'autre métaphysique, plus sublime mais plus périlleuse, qui s'y doit appuyer sans cesse et ne la perdre jamais de vue, si elle ne veut pas s'égarer en de vaines spéculations. La vraie philosophie n'est en effet que l'expression la plus haute du sens commun. Le sens commun est déjà une philosophie bornée, mais solide, ou plutôt complète en son genre, et à laquelle manquent seulement les développements illimités et hasardeux de la réflexion. Le plus grand des philosophes ne tire pas des études de toute sa vie, et n'a pas, au bout du compte, une croyance essentielle de plus que le paysan ou l'ouvrier un peu cultivé ; et le mauvais philosophe, qui n'a pas su triompher du doute, et n'est point arrivé à une science supérieure mais conforme au sens commun, peut avoir perdu plus d'une bonne

croissance que possède intacte et pure cet ouvrier, ce paysan.

Si on met de côté les procédés particuliers qu'emploie la philosophie, pour s'arrêter aux résultats qu'elle a obtenus, et qui seuls importent au genre humain, quels sont ceux que lui présentent avec un peu de confiance les philosophes les plus illustres? Demandez à Socrate et à Platon, à Descartes et à Leibnitz, à Reid et à Kant, ce qu'ils voudraient que vous eussiez emporté de la méditation de leurs immortels ouvrages? Tous ils vous répondront que vous en avez assez profité si vous y avez puisé une foi plus profonde et plus assurée dans un petit nombre de grandes vérités, que je vais vous rappeler ici brièvement, en les dépouillant de leur appareil scientifique.

1° L'homme n'est pas tout entier dans ses sens; il a une âme qui est en soi distincte du corps et d'une tout autre nature.

2° L'homme n'est pas non plus une partie ordinaire de ce monde, une des roues, un des ressorts de la mécanique universelle, se mouvant, comme les astres, la plante ou la pierre, selon des lois qu'il ne connaît pas et qu'il suit

irrésistiblement. L'homme connaît ces lois, il y cède et s'en sert; souvent aussi il y résiste. C'est un être qui dispose de lui-même, choisit à volonté entre des mobiles contraires, lutte contre ses penchants, et quelquefois sacrifie le plaisir, la fortune, et tout ce qui s'appelle bonheur, à une idée: il est libre.

3° L'homme, attaché par son corps à la terre, a une pensée qui embrasse l'univers, s'élançe dans l'infini, se replie sur sa propre essence, et dans ce point du temps et de l'espace conçoit l'immensité et l'éternité.

4° Non-seulement l'homme est doué d'une intelligence en rapport avec l'infini, mais il a un cœur capable d'aimer, d'aimer les autres, d'aimer la patrie et l'humanité d'une affection à la fois profonde et désintéressée.

5° Comme l'homme distingue le vrai du faux et le beau du laid, il distingue aussi le bien et le mal, le bien moral et le mal moral. Il conçoit une loi qui nous oblige contre nos instincts les plus forts et les plus doux, une loi qu'il est difficile de suivre sans déchirer souvent notre cœur, et qu'il est impossible de violer sans que toute

notre nature intellectuelle et morale ne se révolte, une loi enfin qui nous impose la vertu.

6° La vertu est un effort qui témoigne de la puissance divine de l'intelligence et de la liberté. Cet effort est douloureux dans les commencements; mais comme il nous porte vers l'ordre moral, pour lequel nous sommes faits, il se termine par le plus grand bien de l'âme, et nous conduit à la paix avec nous-mêmes et avec les autres. L'honnête est essentiellement distinct de l'utile; il est des cas où il faut choisir entre eux, mais la plupart du temps ils se rencontrent, et concourent à l'harmonie générale.

7° Le monde a un auteur qui l'a fait avec poids et mesure, avec une parfaite connaissance de son œuvre et la libre volonté de l'accomplir. Si plus d'une obscurité est encore pour nous dans l'ordre universel, nous savons pourtant que cet ordre existe; les lois que nous connaissons certainement nous aident à conjecturer, avec une vraisemblance bien voisine de la certitude, qu'il y en a de semblables là où nous ne les apercevons pas encore, et notre science soutient notre ignorance. Chaque siècle accroît l'une et diminue l'autre. L'univers est une géo-

métrie vivante dont nous n'avons pas encore pénétré tous les secrets, mais qui partout nous révèle un admirable géomètre.

8° S'il n'y a pas dans l'univers un brin d'herbe qui ne prouve Dieu, l'homme nous le fait connaître plus abondamment et plus pleinement. L'homme est le chef-d'œuvre de l'univers, et il vaut mieux que l'univers. L'univers a ses lois, qu'il ne connaît point, tandis que l'homme les connaît. De plus, l'homme a des lois que l'univers n'a pas, les lois morales, incomparablement supérieures à toutes celles de la physique, de la mécanique et de la géométrie. Comme il a ses lois particulières, l'homme a des facultés particulières qui en font un être à part, une merveille dans l'univers: il est libre; il est capable de vertu; il est fait pour la justice; l'amour et la charité parlent à son cœur. Le Dieu que l'homme manifeste est donc un Dieu tout autrement grand que le Dieu de l'univers: à l'infinitude et à l'immensité il joint la liberté, la justice, la charité; ou il n'aurait pas en lui le principe des lois morales et des facultés morales qu'il nous a données, ce qui serait la plus grande des absurdités; Dieu pos-

sède incontestablement toutes les puissances qu'il a mises en nous ; il les possède dans le degré incommensurable de sa perfection infinie ; et cette perfection n'est pas seulement celle de la force et de l'intelligence, mais de la justice et de l'amour.

Ainsi l'homme n'est pas un enfant du hasard, n'ayant au-dessus de lui qu'un ciel d'airain, muet et sourd, qu'il regarde en vain pendant quelques instants avant de retomber dans la nuit éternelle. Non : l'homme a un père qui l'a fait à son image, qui l'a créé, et qui par conséquent le soutient et le suit dans le développement de son être, avec l'intelligence, la justice, la bonté dont il est le principe inépuisable.

Dieu est une intelligence qui nous entend, une justice qui nous juge, un cœur qui nous aime. Il lui a plu de mettre en nous une âme qui se sent faite pour l'immortalité, et qui la réclame par toutes les voix de ses sentiments les plus intimes. L'homme rapporte à Dieu cette âme ; il le remercie avec effusion de lui avoir donné quelque chose de lui ; et sur cette grâce première il élève l'espérance qu'elle ne lui aura

pas été accordée en vain et sans une fin digne de son auteur. Il espère donc qu'après une culture imparfaite en ce monde, les facultés qu'il a reçues trouveront ailleurs le développement qui leur manque, et que leur nature même comporte et appelle.

Telles sont les vérités fondamentales que la métaphysique établit à l'aide de procédés que nous avons supprimés, et qui demeurent inaccessibles à la foule, parce qu'ils exigent, pour être suivis et compris, du loisir et de l'étude. Mais cette haute métaphysique, qui va sans cesse s'éclaircissant et s'agrandissant par les efforts de quelques sages répandus à travers les siècles, a sa source première et son plus ferme fondement dans la métaphysique naturelle, qui repose à son tour dans la conscience de chacun de nous.

Quel homme en effet, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, ne possède pas toutes les vérités qui viennent d'être rappelées ? Prenez le plus pauvre d'esprit, pourvu qu'il soit doué d'un entendement sain, et que les préjugés du vice et du crime n'aient point corrompu ou éteint en lui la lumière naturelle ; regardez-le agir, écoutez-

le parler, recueillez fidèlement les jugements instinctifs qui échappent à tout moment de sa bouche et de ses actes.

Par exemple, ne croit-il pas être libre ? Est-ce que souvent il ne se repent pas d'avoir fait ceci ou cela ? Est-ce qu'il ne s'accuse pas souvent, lui et les autres, d'avoir agi de telle ou telle manière ? Donc il croit que lui et les autres pouvaient agir autrement ; il se croit donc libre, et il croit les autres libres comme lui. Voilà pourquoi tantôt il les loue, et tantôt il les blâme.

Il les loue ou il les blâme ; donc il croit qu'ils ont bien ou mal fait, et il croit qu'ils devaient bien faire, qu'il y a quelque chose qui est mal, et quelque chose qui est bien, que telle action est juste, et telle autre injuste. Vous reste-t-il le moindre doute à cet égard, faites l'épreuve suivante. Devant lui, qu'un homme vigoureux cherche une mauvaise querelle à un homme plus faible, l'insulte et le batte. Vous allez voir l'indignation éclater dans ses yeux ; il maudit l'opresseur, il embrasse la victime ; quelquefois même, contre son intérêt manifeste, sans réflexion ni calcul, étourdimement généreux, il prend en main la cause de l'opprimé, et se jette dans

la lutte, au risque d'être maltraité et de souffrir. Il souffre, mais il proteste : lui aussi, comme Caton, il oppose la justice à la force, et ne fléchit pas le genou devant l'iniquité triomphante.

La scène change : le voilà en présence de la jeune femme qu'il aime ; il la regarde, et il est heureux. Il n'a point réfléchi sur ce qui constitue la beauté ; il la voit, il la sent, il en est ému.

Un misérable s'offre à lui, ayant soif, ayant faim, défaillant, épuisé. Réclame-t-il comme un droit et avec menace les secours dont il a besoin, notre homme indigné le repousse. Mais que l'aumône soit demandée avec douceur, s'il le peut, il la fera ; il gémit de ne pouvoir la faire ; il se reproche quelquefois de ne l'avoir pas faite. Au fond de son cœur, il sait donc que la charité libre est souvent un devoir tout comme la justice.

Il n'a lu ni le *Phédon*, ni les *Méditations*, ni la *Théodicée* ; mais à la vue du soleil qui se lève ou se couche, devant la mer immense, ou quand le ciel étoilé brille sur sa tête, il soupire et il rêve. Disciple de Socrate, accoucheur industriel des intelligences qui s'ignorent, philosophe patient et bon, sachez interroger cet

homme, en évitant les mots d'école ; ou même, sans l'interroger, sachez le comprendre ; percez le voile qui lui cache à lui-même ce qui se passe au dedans de lui ; vous y reconnaîtrez une scène grande et pathétique. Des pensers confus et sublimes, qu'il ne peut ni démêler ni exprimer, traversent et agitent son esprit ; il erre à travers l'infini ; il plonge dans les abîmes où descend régulièrement, et se perd bien souvent aussi, la méditation savante. Il ne dit pas un seul mot, et pourtant il confesse, il invoque Dieu ; il prie, car il pleure. C'est là l'hymne primitif et éternel qui s'élève naturellement du fond de l'âme, et que toutes les religions et toutes les philosophies recueillent et développent.

Voulez-vous un spectacle aussi vrai et plus grand encore ? Ramenez dans ce même lieu ce même homme, éprouvé par l'adversité, aux prises avec un chagrin profond, sentant son courage s'abattre et ses forces défaillir. Son regard, en se tournant vers le ciel, n'a-t-il pas un caractère particulier ? En désespérant de tout appui en ce monde, sa douleur silencieuse ne semble-t-elle pas chercher plus haut le secours

qui lui manque et ne sentez-vous pas monter de son cœur à ses lèvres ces naïves et saintes paroles : Notre père qui êtes aux cieux ?

Il y a donc une philosophie naturelle qui sort de toutes parts du cœur et de l'esprit de l'homme ; et c'est restituer à l'homme ce qu'on lui a emprunté que de lui remettre sous les yeux cette philosophie, fidèlement exprimée en un langage simple et vrai qui fasse dire à celui qui l'entend : C'est bien là ce que je pensais.

Cette philosophie populaire comprend autant de parties que la philosophie savante ; elle aussi, elle a sa psychologie, sa morale, sa théodicée ; et on peut fort bien enseigner tout cela à tout le monde, en écartant les termes scientifiques, sans retrancher aucune vérité essentielle. Approchons de tous les hommes les sources pures de la vraie et de la bonne science, ou plutôt faisons-les jaillir en eux ; car ils les portent dans leur sein. Ayons un peu confiance dans le sens commun ; osons le suivre jusqu'où il mène. Bien dirigé, il conduit plus loin et plus haut qu'on ne le croit.

Instituteurs du peuple, en dépit de vos méthodes, il vous sera toujours impossible d'éten-

dre, d'enrichir, d'orner beaucoup l'esprit du peuple; élevez-lui donc le cœur: voilà le but que vous devez par-dessus tout vous proposer.

Mais ce but, vous ne l'atteindrez point en suivant les conseils d'une pédagogie pusillanime, en offrant à des hommes qui, après tout, sont vos semblables, une instruction subalterne, comme étant encore assez bonne pour eux, quelques préceptes de morale usuelle où l'ombre même de toute doctrine est soigneusement évitée. Loin de là: donnez au peuple un enseignement borné, mais solide, généreux, puissant. Ouvrez-lui de vastes horizons où se puisse dilater son âme, qu'oppriment ordinairement d'étroites et dures nécessités. Parlez-lui des grands objets qui vous occupent vous-mêmes; parlez-lui de la vraie fin de la vie, de la beauté de la destinée humaine, de l'éternelle justice et de l'inépuisable bonté qui a créé le monde et le gouverne, qui a fait l'homme et qui le recueillera. Mais en l'entretenant de l'âme et de Dieu, gardez-vous d'employer avec lui le style de la philanthropie à la mode, ce style à la Berquin, qui veut être simple et qui n'est que ridicule, et alambiqué et maniéré dans le genre niais, et

dont tout l'effet est de gâter et d'efféminer la vérité. Mais la vérité ainsi présentée n'est plus la vérité. Il est à remarquer que ces écrits puérils, si vantés dans un certain monde, n'ont jamais eu de succès populaire. Quels sont les livres qui ont été le plus lus par le genre humain? Ceux qui contiennent les vérités les plus hautes et les plus saintes dans un style naïf et sublime. Même à parler littérairement, on ne peut méconnaître dans la multitude un goût naturel qui la rend sensible à la beauté de la forme, et lui fait aimer et applaudir avec transport les grandes choses grandement exprimées. Traitons le peuple comme une créature raisonnable, si nous voulons cultiver et fortifier sa raison. Respectons-le, pour lui apprendre à se respecter lui-même; élevons-le dans sa propre estime en ne craignant pas de lui adresser un langage simple mais vrai, clair mais sérieux. Ce n'est jamais la profondeur d'une idée qui la rend inaccessible, c'est la forme dont on la revêt. Laissons là toutes les langues particulières des systèmes et des écoles; parlons la langue universelle et pure de la raison et du sentiment; et, dans cette langue, présentons au peuple les pensées les

plus mâles, les plus sérieuses, les plus grandes ; car ce sont précisément celles-là dont il a besoin dans tous les temps, et surtout dans le nôtre.

Le peuple aujourd'hui, en France, est mis à une épreuve où il est difficile qu'il ne succombe pas, si on ne vient promptement à son secours. Une vaste conspiration travaille à renverser cette admirable société française que l'Empire a organisée sur les principes sacrés de la Révolution de 1789. L'instrument le plus énergique du désordre est une littérature corrompue et corruptrice, et particulièrement une philosophie perverse qui nous donne, comme les fruits légitimes de l'esprit nouveau, les erreurs les plus vieilles, les plus honteuses, les plus mal-faisantes.

Telle est la grandeur de l'homme, qu'on n'exerce sur lui une action forte et un peu durable qu'en lui présentant un système complet sur toutes choses, sur son âme, sur sa destinée, sur le monde, sur Dieu. Aussi, descendez au fond de ces sociétés secrètes qui éclatent de loin en loin, comme un ouragan sinistre, au milieu de notre civilisation, et jettent parmi nous la sé-

dition, le brigandage et l'assassinat : ces sociétés ont leur métaphysique.

Une d'elles a été récemment contrainte de laisser paraître son programme, et ce programme débute par une déclaration de matérialisme. La religion de la fameuse *Société des droits de l'homme* est la réhabilitation de la chair et le culte du plaisir ; sa morale est la plus grande participation aux jouissances de la vie. De là sa politique fort conséquente à sa philosophie.

Et qu'est-ce que le saint-simonisme, dont les disciples occupent aujourd'hui, sous toutes les livrées, les avenues de la fortune et du pouvoir ? C'est à la lettre le mysticisme du matérialisme et de l'athéisme. Les saint-simoniens parlent volontiers de Dieu ; il n'y a qu'un malheur : c'est que leur Dieu est une figure de rhétorique sans réalité, sans sujet propre et individuel. Leur immortalité est une suite de métempsycoses sans conscience et sans mémoire, à travers lesquelles l'homme a l'avantage d'être tour à tour eau, terre, plante, animal, et le reste. Outre cette immortalité-là, il peut prétendre aussi à celle de la gloire, ce qui est d'une très-grande ressource et d'une consolation bien efficace pour le pâtre et

pour l'artisan. Ces messieurs font d'ailleurs au christianisme l'honneur de lui emprunter des lambeaux de son saint vocabulaire; et il se trouve de bonnes âmes qui se laissent prendre et qui applaudissent à cette triste comédie.

Mais voici venir un docteur de la loi nouvelle, trop convaincu, trop fier pour en dissimuler les dogmes. Celui-là dit hautement ce qu'il pense; il va droit à la racine du mal qui arrête encore l'humanité dans sa course. Et ce mal, savez-vous quel il est? C'est Dieu. « Le premier devoir de l'homme libre est de chasser l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience. » Le dernier progrès de la liberté demande que « le nom de Dieu, ce nom si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, soit voué au mépris et à l'anathème, et sifflé parmi les hommes. » Et ce malheureux insensé s'emporte jusqu'à ce cri sauvage : « Dieu, retire-toi. »

Il faut, en effet, que Dieu se retire de la pensée et du cœur de l'homme, pour que les principes de ces novateurs rétrogrades s'y établissent et y fructifient. Oui, pour renverser la société,

détruire la famille, réduire la propriété au vol, armer le bras de ceux qui souffrent et leur faire dépouiller et égorger sans remords les heureux de ce monde, comme on les appelle, il est nécessaire, avant tout, de semer d'un bout à l'autre de la France ces grandes découvertes, qu'il n'y a ni bien ni mal en soi, que l'unique but de la vie est le plaisir, que la résignation est une duperie, la vertu une hypocrisie, Dieu une invention des riches à l'usage des pauvres, destinée à faire supporter patiemment la misère et l'oppression. Telle est la noble métaphysique que l'école socialiste répand parmi nous depuis quinze années, par toutes les voies et sous toutes les formes, depuis le long et lourd traité réservé à la rêverie solitaire, jusqu'au roman à l'aile légère se promenant parmi les boudoirs et les salons, depuis les feuilletons que la bourgeoisie dévore jusqu'à ces petits livres à cinq sous que l'ouvrier ramasse pour en faire sa lecture du soir, l'aliment choisi de son esprit et de son âme! Que signifieraient devant une pareille métaphysique, à la fois raffinée et grossière, des fadaïses sentimentales, des moralités sans grandeur? A quoi bon prêcher la

propriété à des gens qui nient la distinction du juste et de l'injuste, la liberté et la dignité de la personne humaine! A quoi sert de composer des hymnes en l'honneur de la sainteté de la famille, quand ceux à qui on les adresse ne reconnaissent rien de saint et de sacré sur la terre!

*Non tali auxilio nec defensoribus istis
Tempus eget.*

Puisqu'au nom de la philosophie on verse sans relâche dans l'âme du peuple tous les poisons du matérialisme et de l'athéisme, n'est-ce pas le devoir d'une philosophie généreuse de disputer le peuple à ses corrupteurs, d'opposer l'apostolat du bon sens et de la vertu à celui du mensonge et du crime, et d'essayer à son tour de pénétrer dans l'atelier de l'artisan et sous le toit du pauvre, pour y faire arriver des vérités salutaires et des lumières pacifiques?

Mais qui trouvera des accents assez forts pour se faire entendre de la foule, et accréditer auprès d'elle la philosophie? Les grands métaphysiciens ont écrit pour leurs pareils, ou du moins pour un très-petit nombre. Les beaux

traités de Bossuet et de Fénelon sur l'existence de Dieu, sur la connaissance de Dieu et de soi-même, déjà plus accessibles, demandent cependant pour être compris des connaissances préliminaires assez étendues; ils appartiennent encore à la métaphysique savante; enfin, ils ne sont pas assez courts pour servir de bréviaire à des hommes de peu de loisir.

A défaut de mieux, voici quelques pages, recommandées aussi par le grand nom de leur auteur, où toutes les vérités dont l'homme a besoin sont exposées avec une rigueur parfaite, et sous la forme la plus lumineuse, la plus saisissante, la plus dramatique.

La Profession de foi du Vicaire savoyard est, sans contredit, le meilleur écrit de Rousseau; c'est même le seul qu'une saine philosophie puisse avouer tout entier. La raison en est, qu'il n'y a presque rien du sien ni dans les idées qu'il développe ni dans les arguments dont il se sert. Les unes appartiennent à la tradition permanente du genre humain; les autres sont empruntés aux philosophes les plus autorisés. Il est aisé d'y reconnaître les lectures habituelles de l'auteur et les sources où il a puisé, la

République et les Lois de Platon, les Méditations de Descartes, la Logique de Port-Royal, le Traité de l'existence de Dieu de Fénelon, la Théodicée de Leibnitz, celle de Clarke dont il fait lui-même un si magnifique éloge. Mais tout ce qu'on retranche à l'invention et à l'originalité philosophique de Rousseau, il faut l'ajouter à son talent. Nulle part ce talent n'a trouvé, avec une matière plus illustre, une perfection plus achevée. C'est ici le triomphe de cette parole enflammée et savante, et de cette forte dialectique, trop souvent ailleurs au service du paradoxe, cette fois au service de la vérité, du bon sens et de la vertu. Le vicaire savoyard, c'est Rousseau lui-même, avec tout ce qui le fait grand et presque seul dans son siècle : le goût du beau et du bien poussé jusqu'à la passion ; l'enthousiasme de l'honnête dans une société corrompue ; une logique austère parmi des raisonneurs efféminés ; une imagination tendre, profonde, mélancolique, à côté de froids beaux esprits ou de violents déclamateurs. La sainteté de la cause pour laquelle il combat a épuré son éloquence, qui trop souvent se ressent du commerce et des leçons de Diderot :

elle lui a communiqué quelque chose de plus simple et de vraiment grand. A la hauteur où il est placé, l'orage qui gronde habituellement dans son sein, s'est presque entièrement apaisé. Son style a emprunté leur sérénité majestueuse aux immortelles pensées qu'il exprime. Et en écoutant ce philosophe du xviii^e siècle, parlant ainsi de l'âme, de la liberté, de la vertu, de Dieu, en face des Alpes, au lever du soleil, on croirait entendre Socrate s'entretenant avec ses amis des mêmes objets dans le charmant et sublime langage de Platon, aux bords de l'Ilissus ou sur la route d'Éleusis, si dans la réfutation des mêmes sophismes, dans la défense des mêmes vérités, dans cet admirable concert de deux beaux génies consacrés à la même cause, ici presque toujours un art un peu trop marqué, qui décèle une main moderne, et de loin en loin encore je ne sais quel accent triste et passionné, ne nous rappelaient à Paris, au milieu d'une vieille société prête à se dissoudre, et à la veille de la Révolution française.

Je crois donc faire une chose utile, en opposant aux sophistes et aux déclamateurs de no-

tre temps le plus redoutable adversaire de ceux du XVIII^e siècle, que les nôtres continuent avec un redoublement inouï d'insolence et d'extravagance.

Ce solide et éloquent résumé des leçons de la vraie philosophie m'a paru d'autant mieux convenir à la situation présente, que les vérités éternelles y portent les insignes de la démocratie. L'auteur de la *Profession de foi du Vicaire savoyard* est aussi celui du *Contrat social*. Républicains, vous pouvez donc lire cet écrit en toute sûreté de conscience : c'est un républicain qui vous parle. Puisse ce titre, aujourd'hui si favorable, gagner plus aisément les esprits et les cœurs à ces nobles doctrines qui seules peuvent donner du prix et de la dignité à la vie, et sur lesquelles repose toute société bien ordonnée, république ou monarchie !

VICTOR COUSIN.

10 septembre 1848.

PROFESSION DE FOI

DU

VICAIRE SAVOYARD.

On était en été. Nous nous levâmes à la pointe du jour. Le bon ecclésiastique me mena hors de la ville, sur une haute colline, au-dessous de laquelle passait le Pô, dont on voyait le cours à travers les fertiles rives qu'il baigne ; dans l'éloignement, l'immense chaîne des Alpes couronnait le paysage ; les rayons du soleil levant rasaient déjà les plaines, et, projetant sur les champs par longues ombres les arbres, les cotéaux, les maisons, enrichissaient de mille accidents de lumière le plus beau tableau dont